

Ski, nuages

Pierre Vadeboncoeur

Volume 33, Number 4-5 (196-197), August–October 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60557ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vadeboncoeur, P. (1991). Ski, nuages. *Liberté*, 33(4-5), 206–211.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

SKI, NUAGES

Les pentes de ski illuminées le soir comptent parmi les belles choses des environs de Montréal. Quand on revient de Sainte-Agathe à Montréal, vers vingt-deux heures, en janvier ou février, ces pentes, qui se succèdent de loin en loin et à bonne distance de la route, surgissent comme des apparitions, comme de vastes bonheurs. Mis en valeur par la nuit, ces plans inclinés scintillants, bordés de chapelets de lumières, fascinants aussi par leur hauteur, font les uns après les autres une célébration jusqu'à Saint-Sauveur, qui multiplie soudain le spectacle commencé bien avant, à cause du nombre des côtes aménagées à cet endroit. Tout cela est une fête et je ne passe jamais par là le soir durant l'hiver sans éprouver un grand plaisir d'art. Ces œuvres d'art fortuites et dont l'effet non recherché éblouit parlent, avec ampleur, de ce qui n'a pas été imaginé pour elles.

Qu'est-ce à dire? Qu'est-ce donc que l'art? Peut-être l'art, comme dans le cas de ces aménagements sportifs, n'est-il jamais voulu? L'art (je ne dis pas ses approches, ni son entreprise, ni ses prétextes, ni ses causes accessoires ou prochaines) ne peut être précisément cherché, visé, prévu, voulu.

Il y a une loi, je crois. C'est que l'art advient, par rencontre, en quelque point, par-delà toute volonté, tout savoir, toute méthode, quand il y a volonté, savoir, méthode, et aussi bien malgré toute passivité, toute ignorance, tout



(photo: ministère du Tourisme du Québec)

hasard, quand il n'y a au contraire que ces trois choses. Bien plus: *à la faveur* de ceci aussi bien que de cela.

Certains artistes, plus que d'autres, ont le don de la rencontre; éminemment Mozart, dit-on, qui ne raturait pas et rencontrait toujours. À la vérité, tous les vrais artistes, à des degrés divers, possèdent ce don-là. Mais des multitudes d'humains l'ont aussi, qui réalisent l'art en eux-mêmes, dans leur esprit ou dans leur âme, après coup, là même où il n'y avait pas d'art à l'origine mais seulement de la nature, ou bien du hasard, comme pour mes pentes de ski.

La beauté ne saurait être voulue, ni, en dernière analyse, le moyen pour y atteindre. Il n'y a pas de procédé. Il n'existe pas de chemin sûr. Il n'y a, au terme, que de la surprise, que de la grâce. Ou plutôt, les procédés, recettes, moyens, peuvent, à l'occasion, conduire, comme des véhicules, à d'authentiques œuvres d'art, lesquelles pourtant ne dépendent nécessairement d'aucun d'eux. Il n'y a jamais de chemin cartographié pour l'art et néanmoins tous les

chemins peuvent y conduire (ou n'y conduire pas). On ne découvrira jamais de cause identifiable de l'art et cependant n'importe quelle cause peut éventuellement lui servir d'appui, d'occasion, de moteur. L'art dépend de toutes les mécaniques possibles et malgré tout ne dépend jamais de l'une d'elles à coup sûr. Il faut qu'il s'appuie mais rien ne peut prétendre à l'appuyer. Et voilà que, à Saint-Sauveur, il ne s'appuie que sur la nécessité commerciale d'éclairer les skieurs... D'ailleurs ceux-ci ne s'enchantent pas seulement de pouvoir skier le soir, mais aussi de le faire dans cette féerie. En quoi, eux, ils sont artistes.

Une beauté a donc été créée là. C'est un effet sans cause, sans cause de son ordre. L'art pratiqué consciemment connaît-il exclusivement de tels effets, lui aussi? Conduit-il uniquement à des effets sans cause? Les automatistes disaient presque cela, perspicacité étonnante pour leur temps.

Je pose deux cas, aux antipodes l'un de l'autre. Ces deux cas semblent être régis par une loi unique, laquelle n'appartiendrait donc en propre ni à l'un ni à l'autre. Dans le premier, il s'agit d'un art complètement inconscient et involontaire, celui par exemple que je viens de décrire, et ceci peut aller jusqu'à comprendre les figures réalisées par le hasard pur: nuages, rochers, fleuves, cristaux, etc. Dans le second, c'est l'art de l'artiste, auquel celui-ci ne cesse de réfléchir et d'appliquer théories, intuitions, intentions, principes, efforts, volonté, conscience.

De prime abord, le public croit volontiers (à tort) que l'art de l'artiste, vu qu'il s'accompagne de volonté et de conscience, puisse aboutir de ce fait à des œuvres de beauté. Il croit comprendre (à tort) qu'il peut y avoir entre cette entreprise délibérée et son résultat une relation suffisante de cause à effet. Or, pour être logique, si cette supposition était fondée, il faudrait conclure, a contrario, que là où cette loi ne joue pas (c'est-à-dire là où le hasard seul est le maître d'œuvre, comme dans mon exemple), la conséquence

œuvre d'art, la conséquence œuvre de beauté, ne se produira pas. Mais voilà: ce que l'on constate, c'est qu'une œuvre, esthétique en tout point, peut apparaître en l'absence de tout dessein d'art et valoir exactement de la même façon que l'œuvre d'un artiste. Tel est le cas de mes pentes de ski, ou encore de cette espèce d'installation d'objets décoratifs québécoises dont j'ai parlé ici il y a quelques mois.

Où est donc le vrai principe de l'art? Si l'art se rencontre dans l'objet fabriqué par l'artiste tout comme dans un résultat non recherché par l'art, et que ce soit d'un côté comme de l'autre le même effet, qu'en est-il de la cause supposée? Puisque le travail de l'artiste et le travail du non-artiste sont parfois récompensés de la même manière, ne faut-il pas conclure que le geste délibéré de l'artiste n'est qu'un moyen parmi d'autres (tous faillibles, d'ailleurs) de provoquer l'action d'une cause supérieure qui le dépasse, comme celle-ci dépasse l'art involontaire pratiqué par des gens qui ne savent faire que des travaux pratiques? Il y a là un secret.

Si l'art et le non-art peuvent causer, à titre égal parfois, l'effet de beauté, on peut tirer de cette équation la conclusion suivante: dans un cas comme dans l'autre, le résultat esthétique est donné et ne saurait être produit. Si l'effet esthétique résulte de l'art comme du non-art, il suit qu'il doit avoir une raison indépendante de l'un et de l'autre, puisqu'ils sont contradictoires.

Il semble cependant qu'il y faille une condition. Il faut que l'esprit humain puisse recomposer spontanément ce qu'il reçoit du hasard ou de l'art non intentionnel. Peut-être la fragmentation sans limite du réel (comme l'incohérence produite par un ordinateur) rend-elle impossible cette opération? Je le croirais. L'art paraît dépendre de la composition. Celle-ci peut être déjà réalisée dans l'objet ou au contraire projetée après coup par l'esprit sur cet objet. Autrement dit, elle peut être inhérente à celui-ci ou tenant seulement à l'interprétation que l'être humain lui donne pour

ainsi dire par prédisposition. Voici donc les nuages, les ciels, sur lesquels il y aurait à ce point de vue beaucoup à dire. Et les rochers. Et les clairs d'étoiles. Rien n'est plus beau que tout cela.

Devant la nature inanimée, on se trouve devant des écritures de hasard livrant un sens qui n'est pas de hasard. Nous voilà donc devant un autre cas d'effet d'art produit par le non-art, mais ce cas est extrême puisque la beauté ici se fait et se défait par l'action d'agents absolument aveugles: forces, substances, éléments, mouvements, inerties. Ceci devrait vraiment n'engendrer rien. Mais c'est tout le contraire. La nature a de quoi rendre jaloux n'importe quel artiste, y compris les plus grands. Tout le monde sait cela. Tout le monde est peu de chose, même devant une pierre.

La nature prédispose l'esprit à composer ce qu'il y voit. Les ciels, qui sont des accidents, ne se perçoivent pas comme un chaos. Le roc, produit d'une action chimique et physique gouvernée par le hasard géologique, ne s'interprète pas comme un désordre insensé. Les nuages, que rien ne compose, ne cessent de représenter pourtant la perfection du visible et du faire. Qui plus est, cette perfection se modifie perpétuellement et n'épuise jamais ses virtualités. L'esprit lit ces grands tableaux célestes. Il y a dans la nature comme une signature de fond, et c'est ainsi que l'intelligence sensible comprend la nature, si l'intelligence discursive ou abstraite ne le fait pas. Le sens incline tout spontanément à voir des actes esthétiques dans les actes de cette nature. Ces immenses hasards ne sont aucunement comparables aux éparpillements de la machine électronique laissée à elle-même. Ils portent nécessairement on ne sait quelle harmonie.

Faites une expérience. Disposez-vous à une lecture. C'est assez spécial. Vous êtes devant un ciel de crépuscule, plein de lumière, rempli d'écritures grandioses. Ne vous laissez aller à aucun romantisme. Considérez seulement l'immensité, le geste, les couleurs, la lenteur de la métamor-

phose, en somme le tableau, l'art. Cette splendeur n'est pas seulement objective. Alors vous ne regardez pas seulement. Vous lisez cette peinture. Votre regard, votre esprit, font comme je le dis une expérience. La nature se donne déjà comme pensée. Votre sens la recompose ainsi. Vous la recomposez picturalement, artistiquement. Vous la saisissez. L'acte de peindre, pour la nature même dite inerte, est à peu près infaillible. C'est pourquoi votre sens, devant son ouvrage, trouve à s'employer. Vous ne faites pas qu'admirer naïvement. L'ouvrage que vous voyez soutient le test que vous faites sur lui: vous l'envisagez par parti pris comme une œuvre. Alors il répond de manière idoine à ce regard même.



(photo: P.V.)